

Études littéraires africaines

NGANANG Patrice, *Temps de chien, chronique animale, Le Serpent à plumes*, 2001, 298 p.

Daniel Delas



Number 11, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041894ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041894ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delas, D. (2001). Review of [NGANANG Patrice, *Temps de chien, chronique animale, Le Serpent à plumes*, 2001, 298 p.] *Études littéraires africaines*, (11), 53–54. <https://doi.org/10.7202/1041894ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

faire voir, de ne jamais se voir qu'au futur, c'est-à-dire de se foutre la paix, c'est-à-dire, modestement, de se donner une chance de s'aimer".

Kossi Efoui (né en 1962) est assurément un des écrivains les plus exigeants de la nouvelle génération. Après *La Polka* (1998), il signe une odyssée burlesque et tragique de très haute qualité.

■ Daniel DELAS

■ NGANANG PATRICE, *TEMPS DE CHIEN, CHRONIQUE ANIMALE, LE SERPENT À PLUMES*, 2001, 298 P.

Pour cette chronique de la vie quotidienne d'un quartier populaire de Yaoundé appelé Madagascar, l'auteur a choisi de se faire chien. Nul doute en effet que le chien-philosophe Mboudjak ne soit une sorte de réincarnation du jeune romancier camerounais (né en 1970). L'avantage d'être un chien, c'est que personne ne se gêne devant un animal, hommes et femmes qui hantent le bar *Le client est roi* du maître de Mboudjak, Massa Yo, un ancien fonctionnaire "compressé" (mis au chômage), ne se gênent pas devant un chien et révèlent, sans y prendre garde, le fond crédule, craintif et égoïste de leur pauvre âme de pauvre. L'inconvénient d'être un chien c'est que les hommes ne comprennent pas ce que vous leur aboyez et vous désavouent lorsque vous mordez les méchants. Aussi lorsqu'il est trop déprimé, Mboudjak assume-t-il sa canitude (p. 21 et p. 103), acceptant d'être "comique et laid" - on reconnaît les mots de Césaire - et fugue-t-il pour errer dans d'autres quartiers tout aussi misérables et rencontrer dans toutes sortes de cours des miracles les êtres les plus improbables comme l'homme des poubelles one botré qui a la réputation de faire disparaître le bangala des gens. Et partout c'est la même odeur forte, celle de

Tout le sous-quartier, des mille poubelles, des maisons rabougries, des rues pêtées, des bars ammoniaqués, des tuyaux de caca percés, des restaurants moisissants, des voitures camées, des cabinets ouverts à la rue, des puits donnant sur la merde, des marigots combattant avec les poubelles, des lits crasseux, et des cadavres vivants (p.194)

C'est aussi l'empire de la rumeur, rumeur folle, puérule souvent, à base de vantardises sexuelles ou de peurs sans fondement, mais capable à tout moment de devenir meurtrière. Petit à petit pourtant, sous la pression de la misère, cette rumeur se politise, le nom de Biya revient de plus souvent, à l'occasion d'une défaite de l'équipe nationale du Cameroun, les fameux Lions indomptables, mais aussi à l'occasion d'une manifestation d'étudiants réprimée, six morts ? quatre-vingts morts ? les gens du quartier marchent sur le Commissariat, la police, l'armée répriment violemment la manifestation. Mais la rumeur court toujours, "la rumeur du pays

mouvementé, la rumeur du Yaoundé mouvementé". Serait-ce le signe d'une proche révolution ?

Au-delà de ce message politique, la grande qualité du roman de Patrice Nganang tient à sa bonne écoute de la parole populaire. Un Français Camerounais dont une citation un peu longue donnera une idée : Massa Yo ayant pris quelques arachides sur le plateau d'une vendeuse sans payer, celle-ci se fâche :

- *Espèce de voleur ! Payer des arachides te dépasse, hein !*
- *Voleur moi ? dit mon maître qui indigné montra son bar achalandé. Tu sais qui je suis ? A fit buy am tout ton plateau', hein !*
- *Achète alors ! dit la fille*
- *Achète alors, répéta Massa Yo, j'achète que tu vas me donner ça ?*
- *La fille éclata de rire et prit la rue à témoin : "Où est même l'homme-e ?" demanda-t-elle en montrant mon maître. "Je te donne ça pour que tu me fasses avec le petit doigt ?"*

Le mélange de français, de français camerounais, de camfranglais, de langues locales ("Mbe ke di ? cria-t-il, mbe ils ont arrêté l'écrivain-a ? Sè ? Num ke ? Ntog a ya ? Comment ? Vous dites vrai ? A tat'te !"²) donne le sentiment de coller de près à un réel langagier authentique. Ce souci de prendre en compte la réalité d'un français que les Africains s'approprient chaque jour davantage caractérise de plus en plus fréquemment les œuvres littéraires de la nouvelle génération qui poursuivent le travail entrepris par Amadou Kourouma avec *Les Soleils des Indépendances*. A cela s'ajoutent des formulations très ingénieuses d'auteur comme *Il riait bleu, comme un qui a gagné à la loterie, mais a bêtement lavé son billet dans sa poche* ou *Il avait une calvitie trop grande pour sa tête* qui rendent très jouissive la lecture de cette chronique des Riches Heures du Yaoundé populaire.

■ Daniel DELAS

¹ Une note de l'auteur traduit en bas de page : "Je peux acheter tout ton plateau"

² Une note de l'auteur traduit en bas de page : "Quand ? Pourquoi ? En passant par où ? (...) C'est un mensonge !"